

# Miscellanées

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **23 (1935)**

Heft 96

PDF erstellt am: **02.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## MISCELLANÉES

---

### NIETZSCHEANA

---

- F. NIETZSCHE, *Œuvres posthumes*, textes traduits avec introduction et notes par Henri-Jean BOLLE, Paris, « Mercure de France », 1935.  
L. VIALLE, *Détresses de Nietzsche*, Paris, Alcan, 1933.  
P. LANDSBERG, *Essai d'interprétation de la maladie mentale de Nietzsche*, dans la *Revue philosophique*, Paris, Alcan, 1934.

L'intérêt qu'éveille la pensée de Nietzsche et surtout l'énigme de sa personnalité ne se ralentit pas, à en juger par la littérature qu'il suscite. Voici tout d'abord un choix de morceaux tirés de l'œuvre posthume de Nietzsche, fort bien traduits et annotés par M. Bolle. Cet ouvrage est précédé d'une introduction qui apporte sur plus d'un point des renseignements précieux et développe une thèse intéressante. L'auteur souligne l'importance de l'œuvre posthume de Nietzsche (onze volumes sur dix-neuf que contient l'édition complète des *Archives nietzschéennes* de Weimar) et il affirme que ces textes, complément nécessaire de l'œuvre publiée par le philosophe, montrent « la constance et la régularité de son évolution », « l'unité intérieure » de la philosophie nietzschéenne. J'avoue cependant qu'il ne m'a guère convaincu. Il est un point que M. Bolle a bien établi : si peu systématique que soit la façon nietzschéenne de philosopher, l'auteur de Zarathoustra a éprouvé le besoin d'exposer sa doctrine d'une façon synthétique et complète ; la *Volonté de Puissance* devait être cette synthèse, « le bâtiment principal » de sa philosophie. Or la *Volonté de Puissance* ne contient rien, selon M. Bolle, qui ne se trouve en germe dans les premières œuvres déjà, dans les premiers essais bâlois et dans les réflexions inédites dont ils sont contemporains. Ce qui a pu donner l'impression d'un changement de point de vue et fournir un semblant de justification à la thèse de la « versatilité » de Nietzsche, c'est le fait que, polémiste dans l'âme, il faisait front contre des adversaires très différents et choisissait à chaque fois dans le carquois si richement garni

de ses réflexions les flèches les plus propres à toucher l'ennemi, à le mettre à mal : « Nietzsche ne fut pas romantique, puis sceptique, puis ceci et cela, mais il prit le masque de ces différents types pour mener ses combats avec plus d'efficacité » (p. 27).

Je n'ai pas ici la place de discuter cette hypothèse qui me paraît plus ingénieuse que solide. J'ai montré ailleurs (*Nietzsche et la Volonté de puissance ou l'aventure nietzschéenne et le temps présent*, Payot, Lausanne) que si l'on envisage par exemple le problème capital de la vérité (soit celui du critère du vrai, soit celui de la valeur de la science en tant que discipline de l'esprit), les positions nietzschéennes varient non pas simplement en raison des adversaires que le philosophe rencontre sur sa route, mais en fonction du besoin de libération intérieure et d'auto-affirmation qui est une des constantes psychologiques de sa personnalité. Il y a, si l'on veut, évolution selon une loi psychologique *constante*, mais cette évolution, parce que dominée par des tendances affectives ou des complexes, n'aboutit pas à des vues *cohérentes* sur les problèmes centraux qui se posent au philosophe. La lecture de l'œuvre posthume et de l'*Introduction* de M. Bolle ne change rien à cette constatation. C'est ainsi que l'utilité biologique, l'aptitude à stimuler la vitalité est tour à tour invoquée comme critère du vrai, puis niée, puis de nouveau invoquée. Nietzsche n'a jamais clairement discerné la contradiction inhérente à tout biologisme et à tout psychologisme épistémologique.

M. Bolle termine son introduction en souhaitant que la philosophie de Nietzsche, « mieux entendue qu'elle ne le fut jusqu'à présent », contribue à donner un sens et une direction aux révolutions de l'esprit qu'il annonçait et qui se déroulent sous nos yeux. Nous pensons qu'il y a certes de hautes inspirations à puiser chez ce grand psychologue qui fut un lutteur héroïque et un prestigieux poète. Mais nous ne croyons pas que « mieux comprise » la philosophie de Nietzsche rendrait un son plus clair. Elle ressemble à un champ de bataille où se poursuit un combat sans issue. La pensée de Nietzsche sera toujours un puissant stimulant pour l'esprit, mais un guide ? — c'est une autre affaire.

Si tout le monde est d'accord pour voir en Nietzsche un maître de l'analyse psychologique, il faut ajouter qu'il constitue lui-même pour le psychologue un problème singulièrement attrayant, dont l'étude est loin d'être épuisée. C'est un aspect de ce problème que M. Louis Vialle a mis en lumière dans un volume intitulé *Détresses de Nietzsche* : M. Vialle considère les livres de Nietzsche comme « les confidences plus ou moins conscientes d'une sensibilité anxieuse qui s'évertue à sortir de sa détresse ». Et par une étude minutieuse il s'applique à suivre les mouvements secrets de l'instinct qui, « partant de subterfuges, s'efforce de créer et de sauvegarder la joie de vivre chez une personnalité malade et exceptionnellement clairvoyante qui ne peut se maintenir longtemps dans les paradis successifs où elle réussit à s'abriter » (p. viii).

Tour à tour M. Vialle examine à ce point de vue la religion de la pitié, la

rédemption esthétique que Nietzsche conçoit à l'époque où il est schopenhauerien et wagnérien, le culte du vrai auquel il demande la guérison quand, malade et dégrisé de ses enthousiasmes, il eut rompu avec ses anciens maîtres, puis la philosophie du Surhumain et l'idée de l'éternel retour, dernière étape de cette étonnante odyssée intellectuelle. Pourquoi Nietzsche ne trouve-t-il nulle part d'assiette stable ? Quel est ce démon intérieur qui l'oblige à brûler tout ce qu'il a adoré et jamais ne lui laisse de repos ? C'est que la nature l'a doué d'une implacable, d'une redoutable clairvoyance psychologique, et c'est aussi qu'il tient de son éducation religieuse le besoin de « parvenir à un idéal où ne se puisse déceler, même au regard le plus perçant, aucune trace d'égoïsme ». D'où « une permanente insatisfaction de soi-même ». Il se persuade qu'il n'y a pas de pitié vraiment désintéressée ; les petits côtés de Schopenhauer et de Wagner n'échappent pas à la perspicacité de leur disciple. Avec le bruyant triomphe de Bayreuth s'effondre l'espoir qu'il avait conçu d'une régénération de l'Allemagne par l'art wagnérien, et le savant lucide et froid fait place à l'artiste dans la hiérarchie idéale des conducteurs de l'humanité. « Mais le sourd travail de dissolution se poursuit. Il semble l'effort tenace de l'instinct pour réaliser une disposition d'âme enthousiaste où soient submergés tous les motifs de désespoir. » Le vrai devient pour Nietzsche la dernière idole qu'il faut abattre, car ce pourrait bien être une suprême faiblesse habilement dissimulée que cette religion de la vérité à laquelle il s'est pour un temps laissé gagner. La vie, voilà le dieu qu'il faut servir et pour lequel il faut combattre ! Mais ce dieu a un ennemi plus redoutable que les fausses religions, c'est la mort. Comment surmonter la mort ? En l'acceptant avec tout le tragique de l'existence. Et non pas seulement comme une épreuve unique ; on ne l'aura surmontée vraiment que lorsqu'on aura consenti à ce qu'elle se répète un nombre infini de fois avec la vie dont elle est l'aboutissement et la condition. C'est le retour éternel. Ainsi, conclut M. Vialle, « l'individualiste forcené, qui se flattait de tenir sans défaillance pour le devenir et l'action, finit par céder au secret appel de sa sensibilité qui aspire, comme toute sensibilité humaine, au bonheur de l'éternité. Inévitablement, la vie incertaine se porte vers le rêve nihiliste de l'absolu quand elle prend conscience de son destin » (p. 152).

La fine et pénétrante analyse de M. Vialle a sans doute besoin d'être complétée. Nietzsche n'est pas tout entier dans son œuvre, non pas même si l'on y ajoute son œuvre posthume. Il faut, pour comprendre le drame qu'il a vécu, tenir compte de tous les documents qui nous renseignent sur sa vie et sa personne. L'œuvre de Nietzsche — il l'a dit lui-même — est, à partir d'une certaine époque tout au moins, celle d'un malade qui veut se refaire une santé. Quel rapport y a-t-il entre la maladie de Nietzsche et sa pensée ? Quel est l'aspect psychologique et intérieur de la lutte dont son organisme est le théâtre ? Telle est la question à l'examen de laquelle M. Landsberg a consacré, dans la *Revue philosophique* (septembre-octobre 1934), une étude dont l'importance paraît capitale.

Les écrits et les lettres de Nietzsche, les témoignages des médecins qui l'ont soigné après l'effondrement, ceux des personnes qui ont pu l'aborder encore, les lumières de la psychologie et de la psychiatrie, tout est utilisé pour jeter un peu de clarté sur l'obscur tragédie. Comment s'expliquer notamment la parfaite lucidité d'esprit qui se manifeste dans les dernières œuvres, à une époque où son cerveau était déjà ravagé par le mal qui devait l'abattre, et cette sorte d'hypertension de ses forces psychiques qui se produisit alors ? M. Landsberg écarte comme insuffisante l'hypothèse d'un accroissement d'activité spirituelle provoquée par la résistance même et comparable à l'hyper-activité de certains tuberculeux. Ce qui est probable, « c'est que cette intonation de plus en plus pathétique devient nécessaire dans la mesure où les idées et leur expression représentent des incitations qui ont pour tâche de refouler d'autres incitations opposées et croissantes en force. Cette voix qui s'élève et qui vibre jusqu'à se briser presque, ce n'est pas le ton de l'homme sûr de soi ». Tout se passe comme si Nietzsche « cherchait à refouler en lui-même une composante de sa personnalité en en renforçant une autre qui ne fait pas moins partie de son être authentique », les qualités caractéristiques de cette composante étant « la bonté allant jusqu'à la sensiblerie, la mélancolie allant jusqu'à l'amour de la mort et à la négation du monde ». L'existence de cette composante chez Nietzsche est aisée à établir, et M. Landsberg en montre la persistance à toutes les époques de sa vie. Elle domine chez l'enfant et l'adolescent ; c'est elle qui poussera Nietzsche à adopter la philosophie de la sympathie universelle prêchée par Schopenhauer. Mais, dans la suite, elle est refoulée par une tendance opposée, la tendance à l'auto-affirmation, la volonté de puissance. L'apostasie religieuse marque le premier triomphe de cette autre composante de la personnalité nietzschéenne. Elle jouera son rôle dans les alternatives de soumission et de révolte envers les maîtres dont l'autorité se substitue à celle du père, envers le Dieu de son père et la morale paternelle, qui est la morale chrétienne. « C'est par cette tension interne qu'il devient le grand écrivain polémiste. Ses combats intérieurs, par exemple, contre la morale humanitaire de son siècle, il les conçoit dans leur importance générale et il attaque *l'ennemi intérieur* là où il le trouve extériorisé. Tous les grands polémistes sont des schizoïdes, qui rencontrent l'adversaire d'abord dans leur for intérieur » (p. 222).

Où la volonté de puissance prend-elle la force dont elle a besoin pour triompher de la composante infantile ? Il est naturel de supposer qu'elle l'emprunte à la volonté consciente « qui cherche obstinément à unifier la personnalité et à faire d'un être extrêmement complexe un homme simple et fort ». Cette question amène M. Landsberg à esquisser une intéressante hypothèse qui ne concerne pas le cas seulement de Nietzsche, mais le type schizoïde en général. « La conscience, dira-t-il, en prenant position dans le combat des composantes essentielles, agit selon une direction qui est chaque fois celle d'une composante suffisamment forte dont elle renforce le pouvoir.

Dès lors, s'il arrive, comme chez Nietzsche, qu'un processus de paralysie cérébrale brise en première ligne le pouvoir de la conscience, l'équilibre de la personnalité en est troublée et il faut s'attendre à une irruption de composantes devenues étrangères auparavant au moi personnel » (p. 225). Plus le refoulement de ces tendances devient difficile, plus la volonté consciente, qui se sent menacée, accentue sa réaction, renforçant tant qu'elle peut la composante d'autoaffirmation. D'où la radicalisation des pensées par lesquelles, dans les dernières œuvres de Nietzsche, dans *Ecce homo*, par exemple, cette tendance s'exprime.

Après l'effondrement de la volonté consciente, la composante infantile reprend le dessus. De nombreux documents permettent de s'en rendre compte. L'état normal du malade, pendant cette période de dix années qui se termine à sa mort, le montre plein de bonté et de tendresse. D'après un témoignage que cite le Dr Podach, « il aurait aimé embrasser les gens dans les rues ». L'autre composante n'est d'ailleurs point abolie ; elle n'est que refoulée et se manifeste « dans les accès de rage qui troublent subitement et de façon imprévisible le calme et la clémence de son âme » (p. 228). Ainsi « la destruction somatique modifie le dynamisme de la vie psychique sans en abolir les données primordiales » (p. 225).

M. Landsberg note chez l'auteur de Zarathoustra une troisième tendance qui existe à toutes les époques de sa vie et que Lou Andreas Salomé avait déjà finement analysée, « la tendance à cacher le véritable visage de son cœur par des formalités et des masques », tendance liée à la composante infantile, car il s'agit de dissimuler une sensibilité extrême pour la souffrance et de se pourvoir d'une carapace protectrice. Ainsi procèdent instinctivement (sinon toujours inconsciemment) tous les sujets affectés d'un « tempérament hyperesthétique ». Ces masques « ne sont pas adoptés de façon réfléchie par une volonté supérieure, comme par exemple les masques de l'homme d'Etat, ils proviennent de la tentative de se protéger chez un homme qui porte, cachée en soi-même, la nature d'un enfant trop vulnérable ».

On voit tout l'intérêt de cette étude qui permet d'opposer enfin « la réalité psychologique », comme dit M. Bolle, aux fantaisies d'un certain nombre des interprètes de Nietzsche. Parmi ces interprètes on se rendra compte qu'il faut ranger M. Bolle lui-même, lorsqu'il s' imagine que l'on peut expliquer Nietzsche et faire disparaître à peu de chose près les contradictions de sa pensée en supposant le jeu alternatif de deux forces dont l'une serait « sa tendance spéculative » et l'autre « un instinct combatif » très prononcé sous l'impulsion duquel il publia les livres les plus divers quant à leur contenu, mais qui sont tous des ouvrages de lutte. (*Op. cit.*, p. 25.) Il faut décidément aller plus profond, dût-on voir se dissiper l'illusion de ce « développement impressionnant sur une ligne droite » que l'on s'était plu à construire.

HENRI-L. MIÉVILLE.

## UNE EXPOSITION

### « CALVIN ET LA RÉFORME FRANÇAISE » A PARIS

---

La Société de l'Histoire du Protestantisme français n'a pas voulu laisser passer sans une manifestation particulière le IV<sup>e</sup> centenaire de la publication de l'*Institution Chrétienne*. Pour ne pas empiéter sur les droits de Genève qui commémorera cet anniversaire à sa date exacte, en 1936, elle s'est rappelé que la préface de l'ouvrage est d'août 1535, et elle a organisé à Paris dès cette année des conférences et des cours, un concert de musique huguenote, une exposition enfin, qui ont eu un succès sur lequel on osait à peine compter.

Les conférences seront publiées ; nous dirons ici quelques mots de l'exposition. Le Comité d'honneur était présidé par M. Abel Lefranc, du Collège de France, et dans la Commission d'organisation le labeur a été surtout assumé par M. Jean Cordey, conservateur-adjoint à la Bibliothèque nationale (fils de feu le pasteur Henri Cordey) et par M. Jacques Pannier, secrétaire et bibliothécaire de la Société de l'Histoire du Protestantisme français. M. Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale, avait accueilli le projet avec une entière bonne grâce, et c'est dans une salle de cet immense bâtiment qu'on a pu voir pendant le mois de mars des documents nombreux, dont quelques-uns étaient uniques ou d'une insigne rareté. Un très beau catalogue illustré, rédigé par MM. Cordey, Pannier, Jean Porcher, précédé d'une note remarquable de M. Abel Lefranc sur Calvin, restera comme un témoignage fort instructif des richesses présentées. Nous nous bornerons, en suivant les chapitres, à relever les pièces qui attireraient particulièrement l'attention.

Une première section concernait les débuts en France du mouvement réformateur. Les précurseurs : de Lefèvre d'Étaples, les *Commentaires sur les Épîtres de Paul*, exemplaire offert à Briçonnet ; la *Bible* d'Olivetan, Neuchâtel, 1535, exemplaire du Père La Chaise ; les *Adages* d'Érasme, de la bibliothèque de Jean de Lasco ; des opuscules de Malingre, Meigret, Enne-

mond de Coct, François Lambert. Des miniatures, médailles ou volumes évoquant celles qui ont protégé les idées nouvelles à leur début, Louise de Savoie, Marguerite d'Angoulême et Renée de France.

La seconde section était consacrée à Calvin. La vie de Calvin : gravures anciennes des villes où il a séjourné, de Noyon à Genève, exemplaires de ses premières publications et de celles des hommes avec lesquels il a été en relations : Mathurin Cordier, Nicolas Cop, Guillaume Budé, Vatable, Noël Bédard. A propos de Bâle, une incursion était faite chez Œcolampade, Bullinger, Zwingli. Pour le premier séjour à Genève, l'exemplaire unique du premier *Catéchisme* de Calvin (1537), l'un des deux exemplaires connus du *Catéchisme* de 1549, et des écrits de Farel et de Viret. Pour les années de Strasbourg, une belle série des publications de Bucer, Capiton, Musculus, et un ensemble de livres de Luther traduits en français, à partir de 1528 jusqu'en 1561 (rapprocher le n° 172 du n° 20) sans que le nom de Luther y figure d'abord ; cet ensemble aura été une révélation pour beaucoup. Ni Mélanchthon, ni Brenz n'avaient été omis. Quelques autographes illustraient la fin de la vie de Calvin, de 1541 à 1564, sans oublier les livres de Servet (un des trois seuls exemplaires de la *Christianismi restitutio*), de Castellion, et quelques ouvrages de Bèze ou de N. des Gallards.

Puis les portraits de Calvin : un ensemble d'effigies gravées ou peintes permettant d'intéressantes comparaisons ; une copie du portrait de Hanau — mais est-ce bien Calvin ? — le portrait de Bâle, des gravures de Wœriot et de Boivin.

Enfin les œuvres. Le centre en était constitué par les éditions de l'*Institution* (la première édition latine, 1536, la première édition française, 1541, et d'autres, toujours plus grosses), des traductions de la fameuse somme en italien, anglais, espagnol, hollandais, hongrois, tchèque, et du *Catéchisme* en espagnol, italien, hongrois et grec classique (c'est sous cette forme qu'on l'employait pour les classes supérieures des Académies protestantes).

La troisième section, relative à la Réforme française, disait l'histoire douloureuse des premiers « évangeliques » jusqu'en 1562, année où éclate la première guerre de religion. Sous François I<sup>er</sup>, des pièces manuscrites ou imprimées de procès pour hérésie ; un texte du XVI<sup>e</sup> siècle des *Placards* de 1534 (mais l'original reste introuvable) ; le gros livre du président Lizet voisinait avec le *Passavant* macaronique de Bèze qui lui répondit en termes parfois rabelaisiens ; des ouvrages de Dolet ; l'arrêt du Parlement de 1546 envoyant au bûcher les « quatorze » de Meaux.

Du règne de Henri II : les exemplaires de 1559 à 1561 de la *Confession de foi* votée au premier Synode national ; un livret unique, *Police et discipline de l'Eglise Réformée à Saint-Lô* (en Normandie), de 1563 ; le volume de Chandieu sur les persécutions de Paris ; un des trois exemplaires connus de l'*Histoire des martyrs* de Crespin, de 1564.

Enfin, pour le règne de François II, des pièces concernant le colloque de Poissy et des publications diverses de Th. de Bèze.

Après les rois hostiles, les familles princières gagnées à la Réforme : Antoine de Bourbon, roi de Navarre et Jeanne d'Albret, Condé, enfin Coligny et ses deux frères. Le souvenir de l'amiral était évoqué par une relique merveilleuse, un livre d'heures catholique de 1500 ayant appartenu à sa mère qui y avait inscrit, dans les marges, la date de la naissance de ses fils et celle de la mort de son mari. Gaspard de Coligny continua les notes en mentionnant les dates importantes de sa vie familiale ; le livre était ouvert à la page où la seconde femme de l'Amiral, à son tour, mentionnait l'assassinat de celui-ci et la naissance de son enfant posthume. Ce volume passa aux mains de Louise de Coligny, veuve de Téligny, qui épousa le Taciturne ; il est conservé aux Archives d'Etat de La Haye, d'où la reine de Hollande avait bien voulu autoriser qu'il s'éloignât pour quelques semaines.

La vitrine du Psautier huguenot avait reçu entre autres raretés l'exemplaire unique du premier *Psautier* français réformé (Strasbourg 1539), prêté par la Bibliothèque de Munich.

Parmi les traités de propagande réformée et les réponses catholiques, nous avons remarqué les opuscules mordants de Marcourt et, par contraste, des ouvrages latins de l'évêque anglais John Fisher, cette victime de Henri VIII que Rome est en train de canoniser, imprimés à Paris, ou possédés par le roi Henri II.

Des pièces variées, des objets d'art, des reliures donnaient quelque idée de la part que les savants ou les artistes huguenots ont prise dans le mouvement général du XVI<sup>e</sup> siècle.

Si nous ajoutons que toute une paroi de l'exposition était couverte de portraits de l'école des Clouet et d'un magnifique portrait de Bèze, que des gravures de Tortorel et Perissin faisaient revivre les scènes d'autrefois, on comprendra que, même pour des profanes sans culture spéciale, la salle offrait un attrait sérieux. Quant à ceux qui connaissent notre histoire, ils allaient d'une émotion à une autre.

« Exposition de premier ordre », a dit un de nos grands illustrés, et qui pour le XVI<sup>e</sup> siècle formait la digne conclusion de celles qui dans le même cadre avaient été constituées autour de Ronsard, du Collège de France et de Rabelais. Que de choses à noter, pour un visiteur curieux ! On me permettra de citer ce vers, cueilli sur la première page d'un *Commentaire de saint Matthieu* par Musculus (Bâle 1548) :

*Quod verum est, verum in tempus omne manet.*

Charles BOST.